

GARDNER DOZOIS  

---

L'ÉTRANGÈRE



actusf

**GARDNER DOZOIS**  

---

**L'ÉTRANGÈRE**  
**(EXTRAIT)**

Ouvrage publié sous la direction de Charlotte Volper.

© **Éditions ActusF**, collection Perles d'épice, juin 2016  
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry  
[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)  
ISBN : 978-2-36629-814-7 // EAN : 9782366298147

## 1.

Joseph Farber rencontra pour la première fois Liraun Jé Genawen pendant la cérémonie de l'Alàntene, la Pâque du solstice d'hiver, l'Ouverture-des-Portes-de-Dûn, qui se déroulait annuellement dans l'ancienne ville d'Aei, sur le rivage nord de Shasine, sur le monde de Lisle. « Lisle » était le nom terrien, bien entendu, donné en l'honneur du sénateur Lisle Harris, le premier humain à visiter cette planète, et entré en usage parmi les Terriens expatriés d'Aei parce qu'ils avouaient avoir beaucoup de mal à prononcer le nom indigène, Weinunach, « Foyer fertile ».

Farber se trouvait sur Weinunach – ou « Lisle » – depuis un peu plus d'une semaine et il ne s'était rendu qu'en de rares occasions en dehors de l'Enclave, ce quartier – ou ghetto, comme l'on voudra – exclusivement réservé aux Terriens. Ce soir, l'ennui et l'abattement s'étaient conjugués pour l'obliger enfin à se bouger un peu : il s'était mêlé à un groupe d'expatriés qui se rendaient à l'Alàntene, en partie parce que Brody lui avait assuré que « les Cian donnaient toujours un bon spectacle » et en partie parce qu'il redoutait de se perdre

irréremédiablement sans guide. Maintenant qu'il marchait dans les larges rues de céramique de la Ville nouvelle d'Aei, il se sentait mélancolique en dépit des bavardages bruyants des autres Terriens – ou peut-être à cause d'eux – et commençait déjà à regretter de ne pas être resté à l'Enclave.

C'était une nuit froide et humide, et il n'allait pas tarder à pleuvoir. Les brumes grises montées du fleuve se fauflaient lentement entre les rues bordées de hauts murs tels des serpents paresseux, ou dérivait comme des tentures brillantes qui traversaient en ondulant les vastes places de porcelaine. L'air charriait des parfums d'épices et de pollen, d'encens et de musc. Âpres, aigres, douces ou lourdes, les odeurs glissaient sur l'humidité comme l'huile sur l'eau, non identifiables pour la plupart, mais toutes évocatrices. Parfois le vent soufflait, écartant les brumes et les tramées nuageuses, semblable à une main invisible, révélant ainsi les millions d'étoiles glacées du ciel nocturne d'Aei, denses et éclatantes sur fond de velours noir. Aucune des lunes ne s'était encore levée, et la constellation de l'Homme d'Hiver projetait à peine sa tête froide à chevelure de nébuleuses au-dessus de l'horizon du nord. C'est là, au nord, que se dressait la Vieille Ville, au sommet d'une falaise de pure obsidienne de cent mètres de haut : sa silhouette se détachait sur la splendeur du torse de l'Homme d'Hiver, dont la tête surplombait, terrible, les plus hautes tours. Les lumières de la cité, argent, jaunes ou d'un orange profond et secret, luisaient, impassibles, au sein de la ville de pierre perchée dans les airs. Farber avait l'impression que la Vieille Ville l'observait, sans manifester nécessairement une quelconque désapprobation ni même un certain intérêt, non, elle posait

sur lui son regard insondable comme pour bien lui faire comprendre qu'ici, ce n'était pas la Terre.

La Ville nouvelle se montrait plus amicale, avec ses maisons de céramique arrondies, ses carreaux et ses mosaïques, ses murs de faïence vernie et de poterie. L'éclairage y était d'un pastel très doux que les brumes languissantes diffusaient par intermittence. Pourtant, l'atmosphère sous-jacente avait quelque chose d'étrange, de dérangent. Pendant une heure qui leur avait paru une année, ils avaient marché à travers la Ville nouvelle – petit groupe d'humains nerveux et insouciant, trop bruyants pour le silence environnant –, et ils n'avaient vu personne, pas un seul indigène, pas la moindre créature vivante. Farber commençait à se demander si les rues étaient toujours aussi vides, calmes et emplies d'écho, comment alors on pouvait accepter d'y vivre, quand ils aperçurent droit devant un groupe de Cian qui marchaient dans la même direction qu'eux. Au même moment, ils entendirent le premier murmure, faible et lointain, de l'Alàntene. Ils se trouvaient à présent tout près des faubourgs est de la Ville nouvelle et les rues descendaient en pente rapide vers le fleuve Aome. Les indigènes ralentirent – ils avaient rejoint un autre groupe de Cian, et, devant ce groupe, s'en trouvait un autre, puis un autre encore, et Farber vit pourquoi la Ville nouvelle était désertée. Toute la population d'Aei faisait mouvement vers les rives du fleuve Aome en vue de l'Alàntene, et les Terriens venaient seulement de rattraper la queue de l'immense foule.

Aussi loin que le regard pouvait porter, on apercevait les Cian massés dans les rues. La plupart marchaient à pied, portaient des enfants sur leurs épaules ou tenaient des paniers de

fruits, des guirlandes de fleurs aux formes étranges ou divers instruments de bois poli, de métal et d'obsidienne dont les Terriens étaient bien incapables de deviner la fonction. Bien d'autres objets rapidement entrevus échappaient également à toute identification. Certains Cian circulaient dans des chariots à six roues tirés par des animaux mouchetés ressemblant à d'énormes sangliers ; leurs rênes étaient décorées de fleurs noires en forme d'étoile et de minuscules clochettes de cristal, de sorte que, quand les bêtes remuaient la tête, l'air s'emplissait de tintements mélancoliques et leurs défenses en spirale resplendissaient à la lueur des constellations. Au grand étonnement de Farber, quelques Cian chevauchaient à cru d'immenses créatures sinueuses semblables à des serpents aux membres multiples ou à des mille-pattes reptiliens. Elles paraissaient assez espiègles, mais lançaient parfois de longs meuglements pleins de langueur et regardaient autour d'elles en faisant cligner leurs yeux tristes et intelligents. Les Cian eux-mêmes – petits humanoïdes assez minces aux mouvements étrangement gracieux – étaient vêtus pour la plupart de couleurs sombres, mais leurs costumes étaient somptueux, taillés dans de belles étoffes et d'habile facture. Des bijoux d'argent, d'ambre et d'obsidienne scintillaient çà et là parmi la foule, et de la lente procession se dégageait une curieuse atmosphère d'austère célébration.

Il fallut encore près d'une demi-heure pour que le reste de la foule parvienne jusqu'au lieu de la cérémonie. Pendant ce temps, le son de l'Alàntene passa d'un murmure, d'un chuchotement, à une vaste houle qui emplit la nuit, qui emplit le sang, le cerveau et les entrailles, jusqu'à ce que Farber remarque qu'il

respirait au même rythme que les coups sourds et formidables des tambours et le susurrement rauque de l'incantation, et il soupçonna son cœur de battre également au même rythme. Janet LaCorte dit que cela lui donnait la migraine. Parfois, le vent leur apportait les bribes d'une musique plus rapide, une sorte de staccato cristallin qui servait de contrepoint au gigantesque battement du Cœur-du-Monde. Il n'y avait aucun autre son, en dehors du murmure et du frôlement d'un million de pieds sur le dallage, le grincement des roues des chariots et les appels plaintifs des créatures serpentiformes. Autour d'eux, les Cian ne parlaient pas. Brody était un peu parti – comme la plupart des Terriens, il pensait que l'on appréciait mieux les Pâques, les cérémonies indigènes, quand on y allait défoncé ; il riait constamment et son regard voletait d'un objet à un autre sans jamais vraiment s'y attarder. Depuis quinze minutes, Farber discutait vivement avec Kathy Gibbs à propos d'une chose insignifiante ; leurs voix montaient, s'échauffaient, et, quand ils arrivèrent au bas de la pente, Farber, piqué par une ultime remarque de Kathy, se dégagea brusquement et se retourna pour lui faire face.

« Va te faire foutre, pauvre conne », dit-il. Il était tout pâle et semblait sur le point de la frapper.

Kathy lui rit au nez. Leur dispute lui avait mis le rouge aux joues et ses yeux brillaient, mais elle n'avait nullement l'air perturbé par sa colère. « Tu n'es pas très drôle ce soir », dit-elle. La sueur avait collé ses cheveux à son front et Farber voyait ses seins sous son chemisier à demi transparent : leurs pointes durcies se frottaient à l'étoffe. Une soudaine bouffée de désir se mêla à sa colère et le plongea dans l'embarras. Il bredouilla

quelques mots, mais elle rit à nouveau de lui. Elle lisait parfaitement en lui. « À plus tard, chéri », fit-elle en écartant les cheveux de ses yeux. Elle lui adressa un sourire entendu. « Sur le coup de minuit, d'accord ? » Il ne répondit rien. Elle lui lança un regard moqueur, sourit encore et s'éloigna rapidement pour se fondre dans la foule. Les poings serrés de rage, la mâchoire crispée, Farber la regarda partir.

Brody gloussait. Il avait écouté toute leur discussion, ouvertement, sans la moindre gêne, et y avait apparemment pris beaucoup de plaisir. Il tapa sur l'épaule de Farber. « Qu'elle aille se faire foutre, dit-il d'une voix qui se voulait une parodie de chaude camaraderie virile. Qu'elles aillent toutes se faire foutre, c'est ce que je dis toujours. Il y a des millions de pétasses dans le monde. Une de perdue, dix de retrouvées.

— Ça te gênerait de t'occuper de tes affaires ? répliqua Farber.

— Toi aussi, va te faire foutre », dit gaiement Brody, sans la moindre rancœur. Cela le rendait assez jovial. Il éclata inopinément de rire et parut surpris lui-même, comme si c'était parti tout seul. Il regarda Farber du coin de l'œil. « Tu verras », dit-il mollement, en connaisseur. Puis il fit : « Oh ! la la », d'un air plaintif, et ne s'intéressa plus qu'à quelque chose qui bougeait sur la plage. Il souriait éperdument.

Les autres Terriens s'étaient tenus en retrait pendant la durée de la dispute. Ils pouvaient maintenant les rejoindre, et Fred Lloyd donna à Brody une bourrade pour le remettre dans la bonne direction. Ed Lacey et deux amis passèrent en reniflant des atomiseurs narcotiques, suivis de Janet LaCorte qui adressa à Farber un regard désapprouvateur : c'était l'amie



de Kathy. Lloyd arborait une expression indéfinissable, où l'ennui se mariait à la condescendance. Farber comprit subitement qu'il avait dû lui falloir des années de pratique intensive pour parvenir à un tel résultat. « Tu viens ? » lui demanda Lloyd. Il fit non de la tête. Lloyd haussa les épaules et les Terriens passèrent leur chemin. Farber était heureux de les voir partir. Aigris par la futilité de l'entreprise terrienne, tous se montraient volontairement cyniques et amers et se plaisaient à penser qu'ils dégageaient un air de décadence très fin de siècle. En vérité, ils étaient tout simplement ennuyés.

Farber plongea dans le gros de la foule et se fraya un chemin dans la masse des corps. Empli de dégoût et de mépris de soi. Kathy n'était sa maîtresse que depuis quelques jours, et elle était déjà si sûre de lui qu'elle pouvait se permettre de se moquer et de disparaître dans la fête, certaine qu'il l'attendrait selon son bon plaisir. Car il l'attendrait. Une fois qu'il eut accepté cela, sa colère se changea en une terne résignation. À des années-lumière de sa maison et de sa race, il devait s'accrocher à quelque chose – et c'était à elle. Maussade, il continua de marcher. Il avait quitté la route. À présent, il se trouvait sur le sable dont les grains fuyaient et chuchotaient sous ses pieds. Une rangée de dunes se dressait devant lui, entrecroisées et envahies d'herbes marines et de pousses de bois de fer.

Il monta au sommet de l'une d'elles et vit l'Alàntene s'étaler à ses pieds. Il s'arrêta en titubant, un peu ivre, seul dans la nuit étrangère. Ce gros homme aux mouvements lents avait une tête ronde, un cou puissant, des yeux sombres et une chevelure blonde et broussailleuse. Son visage bien charpenté était dominé par des joues épaisses et une mâchoire solide

et obstinée – carrée, en saillie, truculente. C'était un visage arrogant, que venait maintenant adoucir en permanence une ombre de perplexité nostalgique. De façon incongrue, ses yeux étaient perdus, vulnérables dans cette figure dure, voire brutale – comme si un enfant effrayé se cachait en lui, regardait par les orbites et manipulait ce corps massif à l'aide de leviers et de rouages. Le long murmure profond de l'incantation montait vers lui pour le frapper en pleine face pendant que le roulement primal des tambours ébranlait la dune sous ses pieds et creusait vers la plage de petites rigoles de sable. Sa colère s'apaisait, et il fut à nouveau submergé par cet interminable bruit marin, noyé, dissous, ballotté en tous sens comme un grain de sable dans la marée, entraîné vers les lieux secrets du fond de l'océan, puis rejeté sur la rive après une décennie ou un millier d'années. Calmement, il redescendit en enfonçant ses talons dans la dune. Il avait le sentiment que, s'il devait tomber ou sauter, l'immense clameur de l'Alàntene viendrait à sa rencontre et l'emporterait, et il pourrait alors la chevaucher comme une mouette se joue des courants aériens...

C'est ici que le fleuve Aome venu de l'ouest rencontrait la mer, la mer Aînée, le Grand Océan du Nord, l'Océan-du-Monde. Sur la droite de Farber, l'Aome était un flot gris et rugissant, un trait de ténèbres plus claires dans une nuit d'un noir d'encre, que l'on pressentait et entendait plus qu'on ne le voyait. Sur sa gauche, formant un angle droit avec sa trajectoire, les dunes s'étiraient vers le nord en une ligne continue ; accompagnées de leur frange de plage, elles s'allongeaient ainsi, parfaitement rectilignes, sur plus de cinq cents kilomètres :

c'était le rivage nord de Shasine. Au sud, par-delà l'Aome et invisibles pour l'heure, des marais salants s'étendaient à perte de vue. Droit devant, en direction de l'est, la nuit débouchait sur l'infinité de l'espace. L'océan était bien là, derrière les brumes : l'odeur de son sel imprégnait le vent humide qui fouettait Farber au visage, le sifflement de sa houle transparaissait sous la monotonie du chant. Au-delà de la cérémonie, ses vagues luisaient comme des torches quand elles venaient mourir sur la plage.

Farber passa devant le L massif d'Ocean House/River House et s'approcha le plus possible de l'eau. Les Cian étaient serrés les uns contre les autres et il y en avait des milliers. La lueur rouge, un peu fumeuse, des flambeaux se reflétait sur leurs dents et dans leurs yeux – des yeux aux pupilles et aux iris démesurés, des canines pointues comme des aiguilles. Tous se balançaient selon un rythme lent et bien marqué et esquissaient une sorte de danse un peu traînante : un pas en avant, un pas en arrière, un pas sur le côté, puis à nouveau un pas en avant, encore, encore et encore. Rien de cela ne semblait délibéré ; le mouvement n'était qu'une réponse inconsciente et instinctive à la musique, presque un tropisme. Les Cian étaient préoccupés par la cérémonie, ils y consacraient toute leur attention et peut-être ne se rendaient-ils même pas compte que leurs corps se balançaient et martelaient le sol dans la nuit moite et enfumée. Au bout d'un moment, Farber s'aperçut que lui aussi faisait la même chose – sans le vouloir et parfaitement en rythme, comme s'il avait fait cela toute sa vie. Au début, il trouva cela effrayant, puis curieusement exaltant, et enfin les deux émotions disparurent, et il ne resta plus que

le chant, le mouvement régulier et hypnotique de la foule, la chaleur enveloppante de cent mille corps pressés les uns contre les autres, l'odeur âcre de la sueur des aliens.

Par-delà la foule se déroulait la cérémonie, l'Alàntene proprement dite. Les musiciens jouaient du tambour, de la flûte ainsi que d'instruments à cordes qui tintaient comme des mandolines ou des tympanons. Assis en tailleur, ils formaient un immense demi-cercle entre les spectateurs et l'océan auquel ils faisaient face. Leurs mains battaient ou frappaient les cordes sans la moindre hésitation, avec une précision inhumaine, comme s'ils étaient des robots aux costumes bigarrés ; et ils se balançaient d'avant en arrière au rythme de leur propre musique. À l'extrême gauche de Farber, entassé entre les musiciens et la mer, le groupe des chanteurs était composé de plus d'une centaine de Cian brillamment vêtus, tous de sexe masculin, tous âgés : cheveux blancs de neige, yeux brillants comme l'argent, visages parcourus de rides complexes mais aussi inexpressifs que des rochers. Ils réalisaient une version plus compliquée, plus élaborée, du pas de danse de la foule : certains faisaient aussi des gestes rituels du bras ou de la main, d'autres jetaient périodiquement des poignées de poudre sur les torches afin qu'elles s'embrasent d'argent, de vert ambré et d'écarlate. Quelques-uns avaient de l'eau jusqu'à la taille : la marée montait, mais ils continuaient à chanter, imperturbables. À l'extrême droite, presque invisible, un autre groupe de vieillards participait à ce qui ressemblait à une dramaturgie extrêmement stylisée rappelant un peu le théâtre Nô ; ils parlaient au lieu de chanter ou de psalmodier, et parfois leurs voix se démarquaient nettement du reste de la cérémonie.

Mais le centre de la célébration, le cœur de l'Alàntene, était les danseurs. Ils occupaient la majeure partie de la portion de place éclairée par les torches et dansaient en lisière de la mer Aînée sur du sable humide et dur. Ils étaient peut-être deux ou trois cents, de tous âges, hommes, femmes et enfants mêlés. Certains étaient nus, et l'éclat des flambeaux jouait d'étranges jeux d'ombre et de lumière avec leurs peaux moirées et leurs membres aux mouvements rapides. D'autres portaient des costumes fantastiques, des panaches majestueux, des plumes et des bijoux étincelants ainsi que des masques grotesques qui leur faisaient des têtes démesurées. Des dieux et des démons dansaient sur la plage, et leur reflet dansait avec eux sur le sable luisant. Des plates-formes avaient été édifiées sur l'océan, à quelques centimètres de la surface, et les créatures chatoyantes qui y dansaient sautaient parfois en l'air pour retomber dans l'eau comme des pierres. Elles folâtraient et plongeaient, tels des marsouins ivres, aussi à l'aise dans la mer que sur terre. Les danseurs avaient le pied bien assuré et faisaient preuve d'une incroyable agilité. Ils tournoyaient, caracolaient, demeuraient parfaitement immobiles pendant un long moment, se trémoussaient ou faisaient des sauts périlleux. Il en allait ainsi depuis des heures, depuis le crépuscule, et cela continuerait sans la moindre interruption jusqu'au lever du jour. Farber les observa longuement. Ce n'est qu'après, loin de la plage, qu'il put estimer qu'au moins trois heures s'étaient écoulées. Le temps et la durée n'existaient plus. De temps à autre, la foule des spectateurs qui l'entouraient poussait à l'unisson une sorte de soupir ou de gémissement, un puissant Ahhh qui remontait vers les étoiles au regard glacé, disparaissait sous l'incantation, puis

enflait à nouveau de manière irrésistible. Ahhh. À l'instar de leurs mouvements ondulants, ce n'était pas une chose délibérée, une réponse attendue, comme lors d'une cérémonie religieuse terrienne. Il s'agissait plutôt d'une réaction, d'un son de terreur assourdi qui leur était arraché – presque malgré eux – par le pouvoir de l'Alàntene. Farber fit de même : ses lèvres s'ouvraient comme tirées par des crochets, et le son sortait, brisé et grave, de sa gorge, Ahhh, Ahhh. Quand il regardait l'assemblée, il lui semblait que tout était étroitement imbriqué – le mouvement des danseurs, les chants, les torches qui claquaient comme des bannières de feu, le douloureux cri d'extase des instruments, les reflets sur le sable mouillé, la chaleur et la sueur des corps qui l'entouraient –, que l'univers se refermait sur lui-même, que la terre, le ciel et l'eau, indifférenciables, ne faisaient plus qu'un.

Effrayé, Farber s'arracha à ce spectacle. Il s'éloigna de la plage en bousculant tout le monde jusqu'à ce que le bruit de la cérémonie fût moins écrasant et que sa panique se fût apaisée. Il était allé trop loin, s'était trop approché d'une chose étrangère, il avait été sur le point de saisir de manière intuitive une réalité à laquelle il n'était absolument pas préparé. Ébranlé, enivré par cet encens, ces flambeaux, cette étrangeté, ses jambes ne le portaient plus. Lentement, il remonta le long de la plage en direction d'Ocean House. L'Alàntene s'était adressée à ce qu'il y avait de plus triste, de plus farouche, de plus désespéré dans son sang, réveillant des désirs qu'il ne pouvait ni nommer ni satisfaire. Son crâne recelait une horde fantomatique d'émotions chaotiques impossibles à identifier, quoique moqueuses et insistantes. Les voix s'étaient quelque peu atténuées quand il arriva au portique d'Ocean House, toujours étourdi et chan-

celant, il se sentait plus dérouté que jamais. Devant la bâtisse, boissons locales ou atomiseurs à la main, un groupe de Terriens regardait la cérémonie se dérouler sur la plage avec une sorte de tolérance amusée, comme s'ils assistaient à un feu d'artifice. Farber les évita et entra.

C'était un énorme bâtiment en forme de L, situé juste au nord du point où l'Aome se jetait dans la mer Aînée. La partie qui faisait face au sud dominait l'Aome et portait le nom de River House, la maison du fleuve ; celle qui était tournée vers l'est et la mer, celui d'Ocean House, la maison de l'océan. Les deux façades étaient couvertes de verre de haut en bas et constituaient de fait deux immenses fenêtres que venait seulement barrer la ligne horizontale du premier étage. Il s'agissait d'un établissement entièrement profane qui n'avait pas de réel rapport avec l'Alàntene ou avec n'importe laquelle des Pâques des Cian, bien qu'ayant été construit par eux. On pouvait venir ici par n'importe quel temps – certaines Pâques se déroulaient lors de tempêtes de neige ou dans la chaleur accablante du cœur de l'été – et assister derrière une vitre aux cérémonies ; on pouvait se reposer sur des matelas de plage ou des hamacs et se rafraîchir grâce à la grande variété d'essences, de liqueurs et de mets proposés à la vente. Les Pâques existaient depuis très longtemps et les Cian étaient parfaitement conscients de leur valeur divertissante ainsi que de l'intérêt commercial qu'ils pouvaient en retirer. Cette conscience, ils l'avaient depuis des centaines d'années, bien avant l'arrivée du premier être venu d'un autre monde. Les Pâques n'étaient nullement exploitées par des êtres grossiers venus d'ailleurs : c'étaient les Cian eux-mêmes qui s'en chargeaient, en toute

sérénité, et cela ne semblait déranger personne. Les Pâques étaient malgré tout marquées par une foi profonde et un sentiment de pure religiosité que la Terre ne connaissait plus depuis plusieurs générations. C'était un point de discorde parmi les Terriens : les Pâques relevaient-elles de la religion, ou les Cian de la ville ne voyaient-ils en elles qu'un ensemble de traditions charmantes et pittoresques ?

Farber le croyait fermement : l'opinion sur ce sujet dépendait entièrement de la place que l'on occupait pendant la Pâque. Ici, à Ocean House, entouré de Cian qui se détendaient et assistaient au spectacle derrière les immenses baies vitrées, bavardaient avec leurs amis, déambulaient sous le portique ou se régalaient d'essences et de petits poissons enrobés dans de la pâte, aussi à l'aise et sophistiqués que n'importe quels citadins, on aurait pu certainement opter pour la tradition. Mais sur la plage, noyé dans la masse infatigable des dévots qui dansaient, se balançaient et gémissaient, on aurait pu aboutir à une conclusion toute différente. Malgré cela, les Cian ne formaient pas deux groupes distincts : ils se mêlaient sans discrimination aucune. Souvent, les chefs de cuisine et les concessionnaires d'Ocean House/River House descendaient participer à la Pâque une fois leur temps de travail terminé, et certains des participants les plus sincères remontaient vers la grande bâtisse pour s'y restaurer. C'était une dichotomie qu'aucun Terrien ne comprenait, mais Farber avait la vague impression que ce n'était là que la partie émergée de l'iceberg.

Auprès d'un concessionnaire, il s'acheta une fuge – sorte de préparation à base de gélatine à mi-chemin entre le pudding au chocolat et la méduse crue – et déambula dans les couloirs



d’Ocean House. Sa terreur avait pratiquement disparu, le laissant triste et contemplatif. Il monta au premier étage d’où l’on voyait mieux la plage. Ici, l’éclairage était assez diffus et Farber avait l’impression de marcher dans un tunnel de verre sous-marin. Il s’approcha de la baie vitrée. L’Alàntene resplendissait en contrebas : de minuscules silhouettes ondulaient et tournoyaient comme dans une pantomime jouée par des poupées enthousiastes. Ses lumières vacillantes projetaient d’étranges reflets sur le plafond voûté d’Ocean House et des ombres bossues qui caracolaient sur le sol de pierre. Au bout d’un moment, Farber se rendit compte qu’il y avait quelqu’un avec lui qui admirait le feu et la nuit. L’autre était là depuis longtemps, dissimulé dans la pénombre d’un pilier, silencieux, avec sa présence qui s’imposait peu à peu à l’esprit de Farber jusqu’à ce qu’il dût tourner la tête pour regarder, sans bien même savoir pourquoi. Il lança un coup d’œil. C’était une femme. Elle sentit son regard et se détourna de la fenêtre. L’Alàntene inondait une moitié de son visage d’une lumière de feu pour laisser l’autre dans l’ombre. Un œil brillait comme de l’argent clair, l’autre comme une braise pâle dans la nuit. Elle le regardait.

« Bonjour, dit-elle. Je ne pas bien parler ceci. » Sa voix était douce. Son anglais – une langue que ce groupe de Terriens avait eu l’audace de présenter aux Cian comme la langue de la Terre – était hésitant et fortement accentué.

« Nè, cela n’a pas d’importance », répondit Farber dans la langue de cette femme. Il l’avait en effet apprise grâce à des techniques subcérébrales. Elle lui paraissait bien évasive, avec sa grammaire et sa syntaxe simplistes responsables de significations totalement différentes qu’il ne comprenait

jamais vraiment. Il se demanda s'il avait impressionné cette femme par son cosmopolitisme. Comme elle ne parlait plus, il dit aussi bonjour, un peu tardivement, afin de briser le silence insondable. Il se sentait inepte.

Elle acquiesça d'un air assez solennel. Puis elle lui adressa un sourire aussi vif que surprenant. « Est-ce que vous appréciez la Pâque ? demanda-t-elle en faisant un signe de tête en direction de la plage.

— Oui, beaucoup. » Puis la franchise le poussa à ajouter : « Même si je ne comprends pas tout.

— Ah, fit-elle en regardant un peu de son côté, il y a dans les Pâques beaucoup de choses qui ne sont pas faciles à comprendre, même pour nous peut-être, n'est-ce pas ? Nous devons malgré tout nous débrouiller, faire de notre mieux. » Le ton de sa voix était à la fois railleur et mélancolique – elle se moquait de lui, c'était certain, mais en même temps il sentait qu'elle recherchait désespérément sa compagnie. Elle paraissait seule, et pourtant incroyablement lointaine. Elle parlait avec économie, presque avec brusquerie, même si ses manières étaient simples et détendues. Son sourire était intense et abrupt, aussi vif qu'un coup de ciseau, mais malgré tout rêveur. Ses yeux ne cessaient de se poser sur lui. Il pouvait voir leur éclat liquide à chacun de leurs mouvements. Elle le fascinait – au sens ancien du mot fascinare, ensorceler – et le paralysait comme un oiseau qu'on charme. Farouche et triste, elle le regardait de côté à travers le jeu complexe d'ombre et de lumière que leur imposait une chose bien plus ancienne que leurs deux civilisations.

Son nom, il l'apprit alors, était Liraun Jé Genawen. Elle était plus grande que la moyenne des Cian, de sorte que le

sommet de son crâne arrivait à la hauteur de son sternum. Elle s'appuyait au rebord de la fenêtre et sa longue jambe était repliée sous elle. Elle paraissait encore plus mince que la majorité des représentants de cette race agile – même dans les infimes mouvements de son cou et de sa tête alors qu'elle était totalement immobile, on retrouvait l'assurance et le contrôle absolu des muscles qui caractérisaient les danseurs de la plage. Son visage était anguleux, taillé à coups de serpe, son nez droit et épais, ses lèvres longues et pleines et ses cils pareils à des traits de pinceau noir. Ses yeux étaient énormes, vifs et pénétrants comme ceux d'une chouette ou d'un faucon. Sa peau avait quelque chose de la richesse de l'ébène, affadie toutefois et tirant davantage sur le brun. Ses longs cheveux noirs, épais et soyeux, retombaient lourdement sur ses épaules. Vêtue de noir et d'argent, elle portait un collier serré d'ambre et d'obsidienne. En la regardant, Farber comprit pour la première fois – bien qu'il le sût intellectuellement depuis longtemps – que Cian se traduisait par « le Peuple ».

Ils parlèrent quelque temps. Elle tenta de lui expliquer la cérémonie. « On l'appelle aussi l'Ouverture-des-Portes-de-Dûn. Dûn, c'est l'autre monde, l'Au-delà, et c'est ici qu'il se trouve, très en dessous de la mer Aînée. Les ossements des ancêtres y reposent, nus, sur le plancher de l'océan, le Lieu de l'Affliction – mais ce n'est pas seulement le fond de la mer, nē ? C'est un monde à part entière, c'est là que se rendent parfois les morts, mais c'est aussi plus que cela – il y a aussi les démons, et les Êtres de Pouvoir, et les opein, et tous vivent à Dûn. » Elle haussa les épaules et lui adressa un sourire un peu sombre. « L'Alântene marque la fin du Monde de l'Été, de

la chaleur, de la croissance des choses et du règne du Peuple torride qui gouverne en cette saison. C'est la fin de l'année – après l'Alàntene viennent l'Hiver, la neige, le givre, le blanchiment de la vie, le règne du Peuple glacial qui marque le début d'une nouvelle année. Les Portes de Dûn s'ouvrent sous la mer Aînée. Alors, les spectres de ceux qui sont morts au cours de l'année et doivent entrer dans Dûn se dressent pour y pénétrer, car les Portes sont ouvertes et l'Au-delà vient effleurer cette terre. De même, les démons et les opein qui souhaitent visiter le monde des hommes peuvent le faire. Le Peuple glacial franchit les Portes, et la Terre fertile meurt et se change en cendres glacées, car la Maison de Dûn exerce son influence pendant toute cette saison. C'est cela, l'Alàntene.

— Ce... ce n'est pas vraiment ce à quoi je m'attendais, dit Farber, un peu consterné. En fait, c'est assez effrayant. Pourquoi... » Il allait dire diable mais comprit que cela pouvait faire allusion aux êtres qui peuplaient Dûn. « ... organisez-vous une fête pour une telle chose ? Une cérémonie, je comprendrais, mais une célébration ? »

À nouveau elle haussa les épaules. « Malgré le froid et la mort qui s'en viennent, au moins la vieille année est-elle finie, et elle emporte avec elle tous ses problèmes et ses soucis. Une vieille année qui s'en va, une nouvelle année qui naît – si maligne soit-elle. C'est peut-être une chose à célébrer, nê ? » Elle regarda Farber avec intensité. « Et le temps n'existe pas durant l'Alàntene. C'est la pause entre la fin d'un rythme et le début d'un nouveau, le centre parfaitement immobile, le lieu de calme où les syncopes du Monde s'en vont et s'en viennent. Non créé et éternel. Voilà ce que l'on nous apprend. Nê, cela

ne vous plaît pas ? Cela veut dire que nous deux avons toujours été ici, ensemble, à parler de l'Alàntene, et que nous y serons toujours. Peu importe où nous nous trouvions lors de l'Alàntene des années précédentes – nous y sommes aussi, pour toujours, bien entendu, mais nous sommes aussi ici, à tout jamais. Oui ! Vous ne trouvez pas cela agréable ? » Et elle éclata de rire, le visage sombre et les yeux insondables.

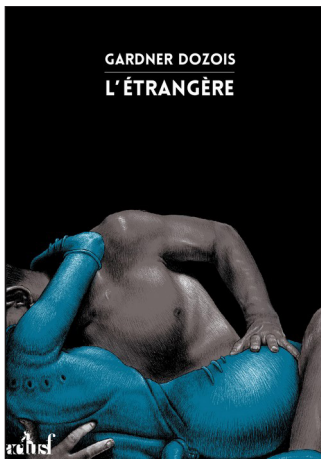
Farber ne parvenait pas à savoir en quoi elle croyait vraiment. Chaque fois qu'il pensait avoir saisi son humeur, celle-ci changeait du tout au tout – ou du moins lui semblait-il – et les mots qu'elle prononçait ou avait prononcés se prêtaient à une interprétation radicalement différente. Il était également impossible qu'elle lui donnât une explication autre que superficielle quand elle parlait de la Pâque, et même ainsi elle ne disait pas tout. À plusieurs reprises, elle l'entraîna dans des arcanes d'allégorie, de langage et de symbolisme qu'il ne pouvait suivre : elle haussait alors les épaules en souriant et lui disait qu'il n'en savait pas assez pour comprendre. Ils demeurèrent un instant silencieux, puis elle dit, en s'adressant à son reflet dans la fenêtre : « Les opein viennent dans le monde au moment de l'Alàntene. Ce sont des esprits qui possèdent les hommes et les poussent à commettre de mauvaises actions. Ils peuvent aussi prendre une forme humaine et errer dans le Monde dans leurs habits de chair, ou ce qui ressemble à de la chair. Vous pourriez être un opein », ajouta-t-elle après un long silence. Puis elle laissa fuser un rire argenté : « Moi aussi, je pourrais en être un ! »

À nouveau le silence. Elle observa son image dans la baie vitrée et ne le regarda plus. Il voyait son ventre se soulever

doucement au rythme de sa respiration, son pouls au creux de sa gorge, la façon dont ses cheveux collaient légèrement à sa tempe, sa joue, son cou. Il faisait chaud ici, peut-être, mais pas à ce point-là. Elle se détourna un peu plus de lui comme pour regarder quelque chose sur la plage. Elle penchait la tête et ses vertèbres tendaient l'étoffe de son costume, et il pouvait voir ses omoplates frémir sous sa peau. Elle ne se retourna pas et ne parla pas. Il s'était beaucoup rapproché d'elle, sans vraiment le vouloir – presque au point de la toucher. Son sang parlait pour lui depuis quelque temps, plus clairement que les paroles de la jeune femme, et c'était à présent la seule chose qu'il pût entendre. Il était pleinement conscient de sa chaleur et de son odeur. Il leva la main et tendit lentement les doigts – quelque part en lui, une voix criait, horrifiée : Tu ne sais même pas si elle a un mari ou un amant, ni quels sont leurs châtements en matière de croisement entre races, la prison, la mort, la castration – avant de les refermer sur son épaule, de sentir les muscles plats de son dos sous sa paume, de frôler son cou, de s'insinuer dans le creux de sa clavicule. Elle se raidit – et il se dit Et voilà ! avec un froid désespoir –, puis elle se détendit lentement, muscle après muscle, et appuya son dos long et chaud contre la poitrine de Farber. Sa tête heurta doucement sa joue et elle murmura : « Ahhh... » – un soupir, un écho lointain des dévots de la plage. Ils demeurèrent ainsi pendant quelques instants et s'écoutèrent mutuellement respirer, puis il demanda d'une voix rauque : « Tu veux venir chez moi ? » Et elle répondit : « Oui. »

*(Fin de l'extrait)*

La première fois que Joseph Farber vit Liraun Jé Genawen, il la trouva pleine de mystères. C'était durant l'Alàntene, « la Pâque du solstice d'hiver, l'Ouverture-des-Portes-de-Dûn » sur la planète Lisle. Pour l'extraterrestre, Farber bravera tous les interdits et tabous, jusqu'à se faire modifier génétiquement pour pouvoir s'unir à elle. Et pourtant, comme toutes les plus grandes histoires d'amour, leur idylle connaîtra une fin tragique...



Nouvelliste et anthologiste inséparable de son complice George R.R. Martin, Gardner Dozois est un auteur rare. *L'Étrangère*, fable crépusculaire et mélancolique, inscrit ses héros dans la grande tradition des amants maudits.

### À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €  
(clic)

En numérique : 9.99 €  
(clic)

### EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-36629-814-7